

grands efforts, et qui, malgré son allure un peu lente, fait des progrès gigantesques dont on ne s'aperçoit qu'en les considérant attentivement, par intervalles. La nationalité canadienne-française a grandi presque à l'insu de tous. On semblait l'ignorer partout, lorsqu'un beau matin, après avoir jeté les yeux sur elle, on a constaté avec étonnement sa marche rapide depuis un siècle. On s'est demandé comment cela avait pu se faire, et il a fallu de grands efforts pour le comprendre.

Pour devenir plus tard un grand peuple, il fallait que notre nationalité commençât par poser le fondement moral de son édifice ; cette base solide devait garantir la durée, la permanence de l'édifice entier. Or, pareil travail ne pouvait se faire en un jour, en une année ; mais aujourd'hui il se complète.

En poursuivant notre œuvre, il fallait songer à l'éducation. Or, comme nous entreprenions un travail différent de celui de nos voisins américains, il fallait encore ici faire autrement qu'eux, pour rester homogènes. Il est toujours plus aisé de copier que de créer, et en copiant on s'aperçoit parfois que la copie ne ressemble pas à l'original. Donc, le système d'éducation adopté par nous, nous convenait parfaitement, sauf à le perfectionner dans la suite. Il ne s'agissait pas, non plus, d'instruire tout le monde, mais ceux-là qui pouvaient profiter de leur instruction et le rendre utile au pays. Et sous ce rapport, nous avons, ce dit-on, bien réussi. Enfin, restait la partie essentiellement matérielle de nos progrès, celle qui tient lieu de gloire à nos voisins américains : *l'industrie*.

Il est assez naturel que la nationalité canadienne-française, fort occupée à développer ses qualités morales et intellectuelles, ait négligé longtemps ce côté important de son avenir. Et tout d'abord, le climat rigoureux du pays, son isolement, le peu de richesse du sol comparativement à celui des Etats-Unis, ses épaisses forêts, étaient d'autant d'obstacles difficiles à surmonter et contre lesquels il n'y avait de ressource que le concours du temps et des événements.

Il a donc fallu conquérir le terrain pied à pied, ne s'occuper que d'une chose à la fois. Convenons donc que sur ce point nous avons encore réussi, et que si nous appuyons nos efforts futurs sur ce même principe de conservation, nous aurons tôt ou tard regagné solidement, pied à pied, ce que d'autres

auront acquis sur nous si facilement et en si peu de temps pour le perdre sans retour.

Un édifice qui s'élève aussi lentement et par les soins de mains prudentes, s'écroulerait-il bien facilement et au premier souffle des dissensions civiles ? — Ne le croyons pas. Pour avoir attendu nous n'aurions rien perdu ; et l'édifice sera d'autant plus solide et plus grandiose qu'il aura fallu plus de temps et de soins pour l'ériger.

Cette nationalité, donc, à laquelle on reproche de retarder les progrès de son pays, à laquelle on impute souvent l'ignorance, sera la plus prospère et la plus éclairée du continent. Appuyée toute sur les trois colonnes qui ont soutenu son existence ; sa *foi*, sa *langue*, ses *coutumes*, la nationalité canadienne-française perpétuera dans l'Amérique les traditions de la France des grands siècles, dont elle a hérité le langage et l'urbanité. Pour être venus après les Romains, les Français n'en n'ont pas été moins grands ; et pour être venus à la suite des Français nous n'en serons pas moins éclairés ni moins supérieurs.

N'envions donc point la prospérité de nos voisins ; mais regardons la d'un œil indifférent, sans négliger la nôtre, —

Guarda e passa (Dante)
"Regarde et passe."

Et songeons que ce qui vient vite s'en va vite, tout comme la rose qui fleurit puis meurt.

Je ne sais plus quel grand écrivain disait que la trop grande prospérité gâtait les bonnes mœurs. Si cela est vrai, il vaudrait sans doute mieux rester médiocrement prospères et heureux que de devenir extrêmement prospères et malheureux.

Mais la nature, qui nous a tout d'abord traités en marâtre, finira peut-être par faire de nous ses enfants privilégiés.

Qui compte sur l'espérance mourra de faim ; c'est sur nos bras que nous devons compter. — ***

* *

L'argent qu'on possède est l'instrument de la liberté ; celui qu'on pourchasse est celui de la servitude. — J. J. ROUSSEAU.